

Stupka, Vladimír

## Contribution a l'étude des nouvelles d'André Stil

*Sborník prací Filozofické fakulty brněnské univerzity. D, Řada literárněvědná.* 1964, vol. 13, iss. D11, pp. [59]-72

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/108662>

Access Date: 16. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

VLADIMÍR STUPKA

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DES NOUVELLES  
D'ANDRÉ STIL

L'oeuvre littéraire d'André Stil jouit d'une vaste connaissance en Tchécoslovaquie et son auteur appartient aux écrivains français contemporains qui ont été le plus souvent traduits en tchèque.<sup>1</sup> Sauf quelques livres seulement, le lecteur tchèque peut se servir alors des adaptations tchèques ou slovaques assez réussies en général, ce qui lui permet d'être au courant de la production artistique de l'écrivain même en défaut des connaissances pratiques de la langue française. Aussi l'attention que la critique tchèque a vouée aux livres de Stil, est-elle assez riche et juste en appréciant le caractère progressiste prononcé du prosateur, son entraînement d'actualité politique, son engagement de militant au service des plus nobles idées de l'humanisme socialiste. Sauf l'essai de Marcel Aymonin<sup>2</sup> qui a concentré son attention d'interprète critique sur la trilogie *Le Premier choc*, et à côté des esquisses critiques qui ont été ajoutées, sous forme d'avant-propos ou de postface, aux différentes traductions tchèques des ouvrages d'André Stil, nous manquons toujours d'un portrait d'ensemble.

Aussi notre contribution à l'étude de l'oeuvre d'André Stil est-elle bornée seulement aux recueils de ses nouvelles où l'apport artistique du narrateur nous paraît d'une valeur indubitable, bien que nous n'ayons pas la moindre intention de déprécier les pages — d'ailleurs assez nombreuses — où Stil romancier égale le nouvelliste. La noblesse d'idées, le caractère décidé de combattant artistique, le service dévoué à l'humanité et à son avenir sans guerres et injustices sociales, n'y sont pas diminués. Au contraire, Stil a gardé toujours son caractère d'écrivain militant. Et le désaccord d'une réussite plus ou moins parfaite entre ses nouvelles et ses romans est dû, pour la plupart, à des causes spéciales des genres littéraires et de la maîtrise de l'écrivain à surmonter tous leurs écueils de forme et de composition. Les embarras provoqués par certaines parties des romans de Stil n'ont rien de déshonorant pour l'ensemble de sa production littéraire. Nos réflexions sur l'oeuvre d'A. Stil forment aussi, pour des raisons techniques, une étude partielle où nous tâchons de répondre aux questions de genre en analysant les problèmes spécifiques de forme et de leurs réalisations artistiques. Ce n'est que dans la suite à ces communications-ci que nous nous chargerons d'une analyse particulière des romans de Stil, bien sûr sans négliger la haute portée idéologique et politique d'un écrivain qui, „à peu près seul dans notre pays et dans notre temps introduit le monde du travail, ses problèmes, ses sentiments, sa psychologie, dans le roman réaliste“ (A. Wurmser, *Lettres Françaises*, 877, 25—5—1961, 2).

Une riche activité de militant politique et journaliste a laissé une profonde empreinte dans l'oeuvre d'A. Stil et dans son évolution artistique. En même temps de nombreux devoirs imposés à l'auteur par ses fonctions dans le parti et dans la presse progressiste lui ont offert plus d'une occasion à connaître très profondément la réalité quotidienne de la vie des travailleurs français ainsi que leur lutte acharnée contre les exploitateurs d'après-guerre et les nouvelles ruses du capitalisme international après son récent regroupement des forces et des positions. Les informations aussi larges que pénétrantes dues à cette activité ont contribué considérablement à concentrer l'observation de l'auteur aux sujets et aux problèmes politiques qui ont servi plus d'une fois et qui servent encore aujourd'hui de base d'inspiration à son oeuvre littéraire. Stil s'efforce d'y peindre une image réelle, typique, complexe et complète de la réalité contemporaine et du combat livré par la classe ouvrière française sur le fond des événements politiques soit français, soit internationaux. Tout cela lui a imposé une obligation exigeante de vivre toujours en contact intime avec le peuple, sa classe et son parti ainsi que

de faire valoir, dans son oeuvre littéraire, les reflets de l'orientation politique aussi riche et compliquée que celle de la France d'après-guerre. Vivre et créer au centre même de l'actualité politique et de l'évolution politique, tel est à peu près le sort d'A. Stil qui d'ailleurs n'aime pas à négliger les différentes discussions esthétiques et philosophiques qui l'intéressent et auxquelles il apporte ses précieuses contributions d'un discuteur marxiste.

L'engagement spécial du roman contemporain progressiste en France, c'est Jean Varloot qui l'a précisé dans son panorama critique du roman français en 1951 par ces mots: „Le nouveau roman prend pour thème le mouvement même du monde en marche vers le progrès, vers l'avenir. Il le voit sous l'angle du roman, c'est-à-dire qu'il l'étudie dans le coeur et l'esprit des hommes de ce temps. L'éveil multiple de la réflexion, l'adhésion au progrès et la participation au combat pour l'avenir, c'est l'ère de la conscience. Pareille conception suppose chez l'écrivain deux qualités qui d'ailleurs se confondent: l'amour et la lucidité. L'amour des hommes et le désir de les voir heureux, donc l'amour de ses propres personnages, en qui le véritable créateur met beaucoup de lui-même. La lucidité est le fruit d'une participation directe au mouvement du progrès“ (La Pensée, 39, novembre—décembre 1951, 109—110).

Sa carrière littéraire, André Stil l'a ouverte en 1949 par un recueil de récits et contes *Le mot mineur, camarades* dont les sujets sont empruntés à la vie et au travail des ouvriers français dans le Nord de la France et dans les années qui ont succédé à la II<sup>e</sup> guerre mondiale. A cette époque, l'industrie française est entrée dans le procès de marshallisation successive et, à la fois, au temps où le projet d'une vaste démocratisation de la vie économique et sociale en France a subi une crise profonde. La liquidation du plan d'édification d'une nouvelle structure économique et sociale, conçu encore dans les jours de l'occupation par l'ennemi fasciste, a été réalisée après l'expulsion des ministres communistes du gouvernement (par le décret du mai 1947) et, en somme, les changements effectués dans l'ensemble de l'économie nationale présentaient le retour aux conditions d'avant-guerre, parfois même elles étaient considérablement pires.

Son début littéraire, Stil l'a préparé par une étude détaillée et solide des réalités économiques et sociales soit dans les mines, soit dans les usines du Nord. Il a donc préféré une expérience d'observateur direct aux informations gagnées par l'intermédiaire d'autres informateurs ou par la lecture. La réalité qu'il a voulu peindre et qui formait la base solide de son oeuvre littéraire, Stil l'a connue certes en témoin oculaire. Dans son entretien avec René Lacôte, Stil a avoué qu'il s'était informé parfaitement sur la vie actuelle de la classe ouvrière en France en déclarant: „L'essentiel de ma documentation ne vient pas d'une recherche, mais d'une expérience vécue, en dehors de toute préoccupation littéraire. Beaucoup de mes connaissances me sont venues de mon pays du Nord, beaucoup même viennent ainsi à la littérature à travers mes souvenirs d'enfance“ (Lettres Françaises, 641, 18-10-1956). Il va sans dire que plus d'une fois il fallait vaincre des obstacles inattendus qui lui barraient le chemin d'accès à une observation directe pour obtenir une documentation plus large et plus solide.<sup>3</sup>

Complétons cet aveu précieux de l'auteur par une communication antérieure qu'il a formulée dans l'assemblée du Parti à Ivry, en avril 1950, et où il a fait mention du choc décisif senti et vécu à l'occasion de l'appel adressé par Maurice Thorez aux mineurs français réunis au meeting de Waziers. C'était alors dans le fameux appel par lequel le Parti a demandé les mineurs d'ouvrir leur combat du charbon pour gagner la scève nutritive alors indispensable à l'industrie française, à son rétablissement et sa reconstruction pour faciliter le renouveau du niveau vital d'avant-guerre et pour tous les Français. En communauté unanime des milliers de mineurs qui s'y étaient réunis pour discuter l'avenir de leur

patrie et le programme de la classe ouvrière en France, Stil a pu connaître que la pensée, une fois entrée dans les masses, allait se changer en force matérielle qui, dans ce cas-là, mettait en marche la machinerie compliquée de toute la région de mines.<sup>4</sup>

A peine quatre mois écoulés après le meeting de mineurs à Waziers, Stil se mit à rédiger ses premiers récits et contes. Il y a traité la vie, le travail, les conditions vitales, les revendications sociales des mineurs français ce qui nous autorise à croire que le début littéraire de Stil a pris son germe dans la bataille même du charbon. Or le souvenir de Waziers nous informe sur son rapport à la réalité qu'il vient de peindre. On reconnaît tout de suite que ce rapport de base va se développer et compléter considérablement encore dans les livres suivants, ce rapport d'un homme de lettres et militant progressiste, et qui pourra être résumé en deux qualités fondamentales de l'oeuvre stilienne comme l'a qualifié Jean Varloot.<sup>5</sup>

Quel que soit le problème que son livre vient d'étudier, Stil trouve le point de départ dans une analyse profonde de la situation et de toutes les conditions qui y participent. Chaque problème mérite d'être jugé et résolu de la position idéologique et politique du temps présent. L'auteur n'a pas de droit de s'éloigner aventureusement de la substance du problème qu'il vient de traiter. Au contraire, il est obligé de sortir de la substance même du problème sans se soucier des difficultés que son procédé puisse causer ou apporter. L'intrépidité d'une vue assez large, la pénétration d'étude, le courage de s'avancer vers une notion des plus complètes, voilà les devoirs primaires d'un auteur qui a gardé la pleine conscience de son orientation idéologique et qui sait et qui veut rester fidèle aux buts de la classe ouvrière après avoir trouvé son propre mode de symbiose ininterrompue et de fusion totale avec cette classe sociale la plus avancée.

Conformément à ses décisions d'artiste sérieux Stil a vérifié qu'il possédait de riches souvenirs de jeunesse ou de son enfance, toujours assez forts et vivants pour être rapprochés et appliqués à la réalité sociale d'aujourd'hui. Plus d'une impression vécue et cueillie au seuil de son adolescence a conservé toute sa fraîcheur d'antan. D'ailleurs Stil ne les a pas retrouvées seulement dans la réserve de sa mémoire enfantine, mais réinstallées et rétablies au sein même du temps présent, bien sûr dans une autre génération et sous des conditions historiques adaptées à l'évolution sociale. Il est alors ravi de pouvoir vérifier ces expériences en les confrontant au sort des mineurs d'aujourd'hui, tel Edmond Lardent, ou même l'oncle Antoine, tué par une roche écroulée, et dont la mort l'agace, encore aujourd'hui, par un désir passionnant de pouvoir venger cette mort sur ceux qui en étaient reponsables.

Le premier recueil de contes contient une galerie de portraits de mineurs, complétée, mais en minorité considérable, par des images des personnages recrutés au prolétariat des usines dont les ouvriers souffrent déjà sensiblement appauvris et exploités par les conséquences inévitables de la marshallisation d'après-guerre. Bien que l'auteur n'ait pas toujours réussi à conduire son récit à une unité réussie et satisfaisante du contenu et de la forme dans la composition totale — ses impressions trop personnelles et l'effervescence d'un observateur individuel n'ont pas encore atteint une totale harmonie d'ensemble —, il faut quand même apprécier l'habileté d'un narrateur qui a réussi à rédiger son récit et y peindre la réalité variée des gens et des choses en pénétrant sans relâche et profondément sous leur extérieur, sous la surface commune et parfois

trop générale. Stil désire en faire sortir tout ce qui est substantiel, réel, véridique, tout ce qui constitue le vrai typique et sensible de l'activité humaine de la région des mines et de ses habitants. Bien sûr, il n'aime pas à se contenter du gain d'une heureuse intuition, d'une approximation fortuite et trop hasardeuse et qui suffirait au narrateur privé d'un engagement idéologique. Au contraire, Stil s'efforce tour à tour à vérifier et compléter, tout ce qu'un souvenir d'enfance lui a offert, tout ce qu'il doit au premier coup d'oeil d'un visiteur qui a gardé sa curiosité intacte et insatisfaite. Bien souvent il entame son récit comme une quête fortuite des impressions passagères et trop personnelles dont la portée n'est pas encore suffisamment fixée d'avance. Mais leur présentation décele déjà une forte habileté à déterminer les traits spécifiques d'une région, d'un ensemble des conditions vitales et du travail, constituées par les rapports compliqués de la condition ouvrière de nos jours. Un simple paysagiste qui vient de visiter la région des mines peut constater que son attention a été concentrée sur l'image caractéristique des monceaux coniques, des terrils qui ont le droit et le pouvoir d'annoncer le voisinage des puits, des installations typiques pour une région minière. Mais s'opposant à l'observation passagère d'un tel visiteur étranger Stil aborde tout droit la réalité régionale d'un autre point de vue, évidemment plus intime et mieux instruit en découvrant le fond d'une activité qui l'empêche à ne voir dans un terril qu'un amas de pierre et de déchets de charbon.<sup>6</sup>

C'est du fond du décor régional, mais présenté d'une manière plastique et impressionnante que l'auteur fait ressortir l'activité créatrice des gens, la pulsation rythmique des machines et des installations techniques qui servent à extraire du charbon. Mais il y découvre à la fois aussi l'apport indiscutable du génie inventif de l'homme, des constructeurs et des mécaniciens qui dirigent la marche des machines minières. La réalité régionale est alors, dans le tableau littéraire de Stil, toujours animée par la présence travailleuse des être humains qui, dans leur symbiose matérielle avec le sol et la nature, dans des conditions biologiques adaptées ou complètement refondues font activiser et réaliser les conquêtes de leur pensée. Les récits inclus au premier recueil de Stil tiennent alors „à la fois du reportage au plus noble sens du mot et du roman, en ce sens que des nouvelles parfaitement intégrées dans le récit, confèrent à l'oeuvre cette ampleur que donne au vrai la perspective de l'avenir“ (P. Daix, *Europe*, 27, 40, avril 1949, 117).

Pour un débutant, Stil a trouvé une habileté artistique à peindre et à modeler des êtres vivants qui soit dans leur milieu de travail, soit chez eux, dans leur vie privée, seront présentés par des portraits plastiques et saisissants au vif leur existence aussi complexe et tragique. Au cours de la narration Stil va pénétrer de plus en plus dans l'intimité de ses héros, il va soigneusement examiner et juger les multiples facteurs qui contribuent à la formation de leur vie et qui portent la responsabilité pour leurs détresses et les privations de toute sorte conditionnées surtout par le rapport du travailleur au propriétaire des moyens de production au sein d'une société capitaliste. Une sobriété intentionnelle d'expression y côtoie assez souvent l'art d'un portrait plastique. Qu'est-ce qu'il faut ajouter encore pour compléter ou achever un tel portrait que celui du mineur Edmond L'Heureux qui rentre chez lui guetté à son retour par le jeune garçon avide de son pain d'alouette?<sup>7</sup>

Les mineurs de Stil sont bien avancés dans leur instruction spéciale et, depuis

longtemps, ils ont renoncé aux superstitions imaginant une nature ennemie à l'homme, un sous-sol qui défend et protège ses richesses secrètes et qui s'oppose par principe à la pénétration de l'homme aux souches des matières énergétiques. Leur ennemi commun et récalcitrant c'est le propriétaire de la mine, soit l'individu, soit la compagnie minière qui ont basé leurs spéculations du gain sur un équipement défectueux des puits<sup>8</sup> de même que sur l'exploitation systématique du travailleur obligé de se peiner pour des salaires minimes. Le directeur, l'ingénieur, le porion exigent un rendement qui monte de jour en jour, tous prêts à faire monter le volume de la houille extraite sans avoir souci des ordonnances de sécurité du travail de mineur.<sup>9</sup>

Bien sûr, le rapport du mineur, sa conception du travail et son instruction spéciale ont considérablement évolué du temps où les héros romancés de Zola s'abandonnaient presque docilement au hasard et au caprice de la nature considérée comme une force ennemie qui s'oppose, et pour des motifs inexplorés et inconcevables, à toute activité de l'homme. La nature, pour les mineurs de Stil, n'est plus un système de mythes et de superstitions. De même il faut noter que le fatalisme et la passivité de la condition du mineur ont définitivement cédé leurs positions pour faire libre cours à l'application de justes revendications des travailleurs. La valeur des premiers récits de Stil, leur valeur idéologique et politique, tient compte des changements solides dans la tenue et le mode de lutte de la classe travailleuse dont l'expérience a été enrichie par les notions gagnées au cours des combats livrés à l'ennemi social qui les exploitait et qui n'a, encore aujourd'hui, aucune intention à lâcher sa proie.

Malgré tous les avantages d'une entrée réussie dans le monde des lettres, le début littéraire de Stil a passé totalement inaperçu par la critique bourgeoise, mais qui n'a pas réussi à endommager ou ralentir, par son silence voulu, la montée artistique du jeune débutant aussi engagé. D'ailleurs son premier recueil de contes a dû être réimprimé dans un délai très bref. L'auteur en a emporté une instruction précieuse: le chemin littéraire qu'il avait choisi était donc bon à continuer. Mais notons d'avance que Stil ne l'a repris mécaniquement sans faire recours aux informations plus récentes qui l'ont éclairé sur l'actualité politique en évolution. L'avantage du rapprochement intime qui rallie Stil écrivain au militant politique, a de nouveau offert son fruit précieux. L'urgence des changements dans les affaires mondiales a préparé une autre base idéologique aux nouvelles d'A. Stil. Si ses récits, leurs personnages et les événements racontés ont été inspirés par des réalités contemporaines vues et observées dans les quartiers des mines françaises, certes sans avoir rompu avec le mouvement ouvrier international, cette fois Stil a suivi tous les engagements qui sortaient d'une lutte considérablement plus large et plus rigoureuse.

Dans une année seulement l'écrivain a réussi à préparer un autre recueil de récits dont le titre *La Seine a pris la mer et six autres histoires pour la paix* (1950) a fait connaître la source d'inspiration en même temps que l'intention décidée de l'auteur de participer de toutes ses forces au combat pour la paix. Stil a de nouveau rédigé un livre militant, un livre très engagé et qui, bien que ses personnages soient empruntés toujours et exclusivement à la réalité française, ne refuse pas de traiter la cause commune du monde entier, c'est-à-dire le péril d'une guerre encore plus dangereuse et plus exterminante que celles qui l'avaient précédée et qui ont causé à l'humanité tant de souffrances et de douleurs. Mais à qui fallait-il confier, en France, la tâche ou le devoir plus urgent

de lutter contre les projets hasardeux des puissances groupées dans des pactes d'alliance militaire qu'à sa classe ouvrière secondée dans son dévouement par l'accord unanime du prolétariat mondial soit dans les autres pays au régime capitaliste, soit dans le monde du socialisme victorieux ou même dans les colonies où des millions d'hommes s'apprentent à secouer leur joug déshonorant? Il y a encore d'autres raisons qui ont permis à l'auteur d'ouvrir son combat pour la paix sur le sol français, au sein même des masses laborieuses de la France. Le regroupement des tendances rétrogradaires d'après-guerre que l'écrivain a tâché de peindre avec bien de succès déjà dans son premier recueil de nouvelles, a servi du tremplin d'assaut en entraînant le pays dans l'aventure du néocolonialisme au Viet-Nam, cette sale de guerre qui aurait livré le prétexte aux exploits d'une portée beaucoup plus large. Comme le fardeau excessif de toutes ces tentatives funestes reposait sur le dos des ouvriers des pays capitalistes, il y avait d'autant plus de causes qui autorisaient surtout la classe ouvrière à grouper ses foules à la tête du mouvement mondial des défenseurs de la paix.

Quant à la forme, il vaut noter que même pour son second livre Stil a préféré la forme d'un récit en prose ou de nouvelle, ce genre appliqué assez rarement par les auteurs des années cinquante où le conte était refoulé d'ordinaire par le roman qui grâce à son étendue de donnée épique offrait aux auteurs cet avantage de pouvoir cacher au cours de leur narration plus d'un écueil de platitude indiscutable. Une pénurie d'action, les défauts variés du style, le déséquilibre du rapport mutuel des éléments de composition y disparaissaient beaucoup mieux que dans la présentation sensiblement plus condensée d'une nouvelle. En adoptant cette forme littéraire Stil a renoué, par ses récits, avec la tradition classique du genre des maîtres conteurs français, tels Mérimée, Daudet, Maupassant. Son succès artistique a été conditionné par l'actualité indubitable des sujets qu'il avait empruntés exclusivement à la réalité contemporaine. Ce qui lui a valu un accueil des plus chaleureux chez ses nombreux lecteurs qui, de même que leur auteur, s'opposaient avec bien de vigueur au danger d'une prochaine guerre mondiale préparée par les instigateurs secrets, privés des moindres scrupules moraux. On peut se douter que cette base d'actualité de même que l'engagement prononcé du conteur et militant idéologique aient participé à la réussite du deuxième recueil de nouvelles où Stil a réussi à dégager sa prose de derniers résidus du journalisme qui endommageaient, dans le livre précédent, même ses portraits d'ouvriers les plus achevés, comme celui du vieux militant Jérôme, du mineur Antoine, du cordonnier Victor etc.

L'ensemble de sept nouvelles qui composent le nouveau livre de Stil a trouvé son principe d'unité de composition dans une parenté prochaine d'idées résumées par le même problème social d'une actualité cuisante. Mais cette base solide est renforcée encore par d'autres moyens d'unité: l'unité de lieu, de milieu, de classe. On y retrouve partout des types des travailleurs français, peints dans leur vie la plus quotidienne, dans leurs peines, soucis et détresses par un narrateur qui a d'ailleurs déjà prouvé ses dons de peintre très doué et initié de la lutte de classe et de la conscience profonde de classe. Par ses sujets, par leur présentation, par leur programme l'auteur s'adresse à tous ceux qui détestent la guerre, qui refusent la complicité à la fabrication des moyens de la destruction massive, bref tout ce qui pourrait être classifié comme une contribution à l'assaut prémédité contre l'humanité tout entière. Stil prend la parole

d'abord au nom de ses concitoyens, de ses patriotes les plus prochains, des travailleurs des mines et des usines du Nord auxquels le sort a imposé le partage de vivre leur existence banale et modeste au sein des corons, à l'ombre de hautes cheminées et sous un ciel assombri par des nuages de fumée. Mais cette parole qu'il va adresser à tous les hommes de bonne volonté et qui prend tour à tour la forme d'un avertissement ou d'une incitation d'activité, excelle par sa certitude de raison, la précision d'idées, son urgence d'alerte pour les engager à la lutte monumentale pour la paix.

Voilà pourquoi Stil s'efforce à rassembler des témoignages du courage individuel, de l'engagement militant, de la vigilance de la classe ouvrière française, des mineurs, des forgerons, des laminiers, des métallos, mais aussi des dockers qui tous n'ont pas songé, pour une seule minute, à renoncer à leur combat, à ralentir la marche, à capituler, à rendre les armes dans cette lutte collective contre les ennemis de la paix et qui sont aussi, bien sûr, les ennemis communs de la classe ouvrière du monde. Cette lutte acharnée ne pourra pas être bornée sur un seul pays, une seule région, l'usine ou chantier. Car il faut partout se tenir sur ses gardes, réveiller les indolents, gagner de nouveaux combattants, prévenir ceux qui voudraient hasarder en dépit du bon sens. Soit dans le récit de grève des mineurs (*Le Pont de la Renaissance*), soit dans le conte si simple, mais saillant, basé sur les souvenirs toujours vivants de guerre (*La nuit ne compte pas*), de même que dans la cuisante *Leçon de français*, dont la force émotive et magique réécèle „avec une grande leçon de pédagogie, une haute leçon de patriotisme bien compris celui qui s'allie parfaitement avec l'internationalisme prolétarien“ (J. Varloot, *La Pensée*, 31, juillet-août, 108).

Une importance toute particulière a été confiée par l'auteur au conte *La Fleur d'acier* de même qu'au récit final auquel l'auteur a emprunté aussi le titre d'ensemble du recueil entier. Le petit groupe de tourneurs en chômage qui dans la petite usine de M. Bogart ont retrouvé l'occasion de gagner leur pain et qui ont découvert qu'on les faisait travailler pour la guerre en cachant la destinée des produits qui sortaient de leurs mains oeuvrés sur les tours, ont refusé catégoriquement d'y participer, de collaborer ainsi à l'oeuvre désastreuse de la guerre prochaine. Et voici pour l'auteur l'occasion de montrer comment la classe ouvrière a devancé par son instruction politique, par son héroïsme et son sacrifice, par son unité indiscutable d'opinion tous ceux qui obéissent trop docilement aux ordres des propriétaires pour servir leurs intérêts privés et individuels. Pas une dizaine complète d'ouvriers, mais qui ne sont et qui ne seront plus esseulés dans leur noble décision de militants engagés ainsi que le voit l'imagination de l'auteur qui multiplie leur nombre dans l'entraînement massif des foules de combattants.<sup>10</sup>

La notion qu'une lutte pour la paix parfaitement organisée ne représente plus un problème exclusivement français ou européen, Stil l'a mise en relief d'une manière très réussie par le sujet fort actuel du récit final. Son intérêt constant à garder pour ses récits la primeur d'une urgence politique prononcée a, dans ce conte-ci, revêtu la forme d'une protestation déclarée contre la guerre coloniale au Viet-Nam. On y raconte la situation peu enviable de Luang, ouvrier vietnamais, qui, blessé dans la II<sup>e</sup> guerre mondiale et travaillant dans une usine française, attend patiemment la permission de rentrer dans sa patrie. Cette permission hélas! on la lui refuse pour des raisons d'hostilité qui séparent les deux pays. En dépit de l'opinion opiniâtre des autorités, un lien de confiance

put naître entre Luang et ses camarades français qui, conformément aux idées de l'internationalisme prolétarien, avait construit une ambiance mutuelle d'accord des revendications matérielles et des buts sociaux de la lutte actuelle de leur classe. Luang s'est plus d'une fois assuré que les ouvriers français s'opposaient catégoriquement à cette guerre où ses frères et compatriotes sont exterminés et qui n'a qu'un seul but d'intérêt qui puisse intéresser la classe régnante; celui de prolonger aussi longtemps que possible le joug colonial ou de lui faire endosser une forme plus raffinée du néocolonialisme permanent. C'est pourquoi l'acte final des camarades français va rassurer Luang de l'unité profonde d'opinions et d'engagements chez les travailleurs du monde entier. Ayant réussi à empêcher les autorités militaires à faire charger le navire d'une cargaison du matériel de guerre, les ouvriers français, saluant de leurs mains Luang au bord du bateau qui l'emporte vers sa patrie d'outre-mer, ont fait preuve de leur courage et de solidarité internationale.

Les deux livres d'A. Stil ont prouvé les dons littéraires incontestables de l'auteur ainsi que son audace à traiter courageusement les sujets cuisants contemporains que les autres romanciers bourgeois ont laissé inaperçus. Il n'y a rien d'émerveillant que même ce deuxième recueil de contes de Stil — cette fois plus achevé et unifié par son plan idéologique de même que par sa présentation artistique — n'a pas même légèrement effleuré l'attention de la critique bourgeoise officielle. Et pourtant la technique avancée de l'écrivain, son adresse du métier littéraire, son invention du dialogue rassurant qui alterne avec des passages du monologue intérieur — ce procédé qui reparaitra assez souvent dans les ouvrages suivants du prosateur —, sa disposition à „enregistrer tout ce qui se passe sur l'écran psychologique d'un personnage unique ou principal“ (J. Varloot, *La Pensée*, 31, juillet—août 1950, 109) promettaient alors une suite d'activité artistique d'un écrivain profondément engagé. Mais on maquait de certitude quelle forme A. Stil allait choisir dans ses ouvrages prochains. Et voilà que J. Varloot pose la question du choix entre la nouvelle ou un grand roman.<sup>11</sup>

Stil a préféré, au moins pour le volume prochain, la forme du roman, même d'une trilogie *Le Premier choc* (1950—1953) dont le point de départ est bien voisin de l'acte des ouvriers français combattant pour la paix dans le récit *La Seine a pris la mer*. Une situation analogue, mais dans une suite d'événements adaptée et sous des conditions qui ont un tantinet changé, l'effort massif de la classe ouvrière française ouvre la bataille contre les nouveaux occupants de leur pays en refusant de décharger du matériel de guerre d'un cargo-boat américain. Une image assez étendue et d'une portée sérieuse a servi l'écrivain à dresser un tableau complet et d'une actualité incontestable. Si la décision des travailleurs, dans le conte cité, n'est pas privé d'un caractère de juste clairvoyance et de l'intuition heureuse dont les racines descendent aux souches profondes d'une riche expérience de la classe ascendante, la trilogie nous présente cette lutte acharnée comme une activité des foules disciplinées, une activité dirigée et préparée d'avance par la force dirigeante du parti ouvrier qui prévoit par sa méthode scientifique du combat social toutes les situations éventuelles et qui choisit d'avance les armes et les formes d'une contreattaque vigoureuse. Ce caractère modifié du combat ouvrier, la direction politique et la vigilance du parti communiste vont assurer, à côté du dévouement des combattants et des sacrifices individuels, la victoire décisive des dockers qui se sont révoltés contre

leurs ennemis français et ceux d'outre-mer, tous issus de la même base du capitalisme agressif.

Ce vaste panorama romanesque d'A. Stil, malgré sa nouvelle conception et des pages fort réussies, n'est pas d'une valeur égale dans tous les trois volumes qui le composent. Comme d'ordinaire, Stil a basé sa peinture sur une profonde connaissance de la vie, des intérêts, des opinions, des privations de la classe ouvrière d'après-guerre dont l'histoire contemporaine et glorieuse est racontée dans un décor puissant de nos jours et au cours des événements qui s'entassent si rapidement les uns sur les autres. Ayant suivi aussi profondément et assidûment toutes ces réalités sociales de la condition ouvrière en France et leur conditionnement historique, Stil a trouvé la possibilité de présenter une peinture des plus typiques. Ce qui a permis au savant soviétique I. Anissimov de découvrir, dans l'oeuvre littéraire de Stil, les traits spécifiques d'un réalisme socialiste.<sup>12</sup>

Si les deux premiers volumes de la trilogie (*Le Château d'eau*; 1950 — *Le Coup du canon*; 1952) ont conservé une harmonie littéraire soit dans le sujet et sa présentation, soit dans la composition totale, le troisième volume (*Paris avec nous*; 1953) et son organisation épique laissent à désirer. Le lecteur qui a admiré, dans les deux romans, le caractère homogène de l'ensemble de la narration et des principaux éléments qui supportent sa construction courageuse qui couvre sous une large voûte d'image sociale une vaste fresque de la vie contemporaine, ne pourra éviter, dans le roman *Paris avec nous*, l'impression d'un émiettement superflu ou même d'un morcellement inattendu et peu organique de la ligne directrice. Si l'on tient compte de la mission idéologique confiée au volume final, on regrette que l'auteur ait ainsi simplifié l'effet décisif d'une activité collective des masses ouvrières contre l'envahisseur américain. Aussi l'évolution des caractères chez certains héros paraît-elle trop construite ou artificielle.

Au contraire, la supériorité des qualités de Stil nouvelliste sera donc plus évidente. Le niveau artistique de ses recueils de contes est considérablement plus haut, la variété des sujets plus riche, les portraits plus complets, typiques, véridiques. On a une bonne occasion de le vérifier sur les récits qui composent le cycle *La Question du bonheur est posée* et qui contient, à côté des contes et nouvelles, plusieurs romans (*Nous nous aimerons demain*; 1957 — *Le Foudroyage*; 1960 — *Le Dernier Quart d'heure*; 1962) que nous nous proposons d'analyser dans la seconde partie de notre étude.

En somme, le cycle *La Question du bonheur est posée* veut réunir, sous un titre général, une série de nouvelles et de romans, dont chaque texte forme „un tout achevé, parfaitement séparable de l'ensemble“. Rien d'étonnant que le lecteur pourra retrouver soit dans une nouvelle, soit dans un roman qui appartiennent au même ensemble, „çà et là des lieux et personnages déjà connus“. Le principe aussi libre d'arrangement total offre à son auteur certains avantages de triage et de classement, il l'aide à reprendre, s'il en trouve le besoin, un événement, une situation, un principe pour les traiter encore une fois dans des conditions changées et en vue d'un éclaircissement plus substantiel des motifs de conduite, de changement d'idées, de décisions prises au moment cardinal de l'existence humaine. Quant aux personnages qui reviennent et reparaisent, c'est un procédé que Balzac a employé déjà, et avec tant de succès, dans l'ensemble de sa *Comédie humaine*. Evidemment le programme que Stil a imaginé pour son cycle épique, est moins prétentieux et il va le réaliser à l'aide de plu-

sieurs plans d'unité qui traversent ses volumes de nouvelles. Leur unité d'ensemble est assurée tout d'abord par le monde qu'il peint et qui, quelques exceptions à part, est constitué exclusivement par la classe ouvrière que l'écrivain connaît si parfaitement et dont la condition vitale l'intéresse dès le début de sa carrière littéraire. Un autre moyen de ralliement vient du fait que l'ensemble des nouvelles a été localisé dans la région du Nord, ce qui a permis à l'auteur d'animer ses récits par une catégorie sociale où les travailleurs, surtout les mineurs et les métallos ont une préséance du droit de cité. En dressant un tableau aussi complet que varié de leur existence d'aujourd'hui, Stil trouve beaucoup d'occasions de les présenter dans les moments assez rares de leur fortune, des conditions favorables, mais surtout et plus souvent serrés par la défaveur vitale dont les causes sont difficiles pour être surmontées par un homme tout seul, privé de la solidarité d'appui des camarades qui luttent aussi pour que le bonheur, un véritable, juste et complet bonheur d'existence active soit assuré aux masses ouvrières qui aspirent à la conquête d'un but aussi noble que le socialisme.

Le rayon des nouvelles qui constituent jusqu'alors le cycle *La Question du bonheur est posée*, est formé par trois volumes: *Levers de rideau sur la question du bonheur* (1955) dont les deux nouvelles (*L'Expérience du grand* et *La Quête*) forment l'ouverture à l'analyse des conditions actuelles de vie et de travail et présentent une revue sommaire des armes de combat qui sont à la disposition de la classe ouvrière pour sa lutte avec le régime d'exploitation.<sup>13</sup> Stil a enrichi cette série épique par deux autres recueils: *Le Blé égyptien* (1956) et *La Douleur* (1961) où, sans avoir l'intention de morceler le projet d'ensemble, l'écrivain compose de petites pierres d'une mosaïque saisissant la substance même de la condition ouvrière d'aujourd'hui présentée sous ses aspects les plus caractéristiques. Le lecteur n'a pas à craindre une monotonie des situations répétées, des événements qui peuvent ressembler les uns aux autres, des problèmes identiques de vie, des chemins parallèles qui conduisent les héros de Stil vers leur but d'existence. La diversité des récits stiliens est donc assurée non seulement par leurs sujets respectifs, mais aussi par les conditions sociales et économiques qui changent considérablement et qui forcent les combattants ouvriers à appliquer avec bien de souplesse et sans retard des méthodes plus récentes de défense et de résistance. Si le trust vole à la population ouvrière l'eau potable, celle-ci invente d'autres moyens pour lutter avec le patronat (*Le fond des choses*), car l'expérience „fait connaissance“. Les métallos d'une aciérie qui ont fait grève pendant dix-huit jours et qui sont forcés de rentrer à l'usine pour reprendre le travail sans avoir atteint la réalisation de leurs revendications, n'ont pas renoncé au combat qu'ils remettent seulement à un autre jour, plus favorable, ce jour qui viendra et qui sera bien sûr celui de la lutte finale (*La montre*). On fait connaître (dans le récit *le Blé égyptien*) tout le système infernal de rendement augmenté inventé par le patronat et destiné à économiser, en le remplaçant par d'autres ouvriers, un travailleur indispensable pour la marche correcte de la fonderie.

Stil ne se contente pas d'une simple description des difficultés qui barrent au travailleur son accès à une existence humaine quoique modeste. Les ouvriers qu'il peint dans ses nouvelles, sont doués d'une force résistante ainsi que d'un optimisme qui prend sa source dans une instruction politique d'expériences vécues, dans la connaissance de classe et dans l'appui du parti ouvrier qui en forme l'avant-garde. Dans ses histoires racontées Stil a évité avec précaution

des ruptures inattendues, des changements brusques, des coups de théâtre. Il n'y a rien de bouleversant là-dedans. Elles nous paraissent aussi vraies et réelles qu'on a l'impression de les avoir vécues déjà quelque part. Or on connaît aussi que l'observation d'un témoin oculaire qui s'était documenté personnellement et sur le lieu même, a livré à Stil cette faculté du narrateur qui a le pouvoir habile de recréer toute l'ambiance vitale de cette région du Nord.<sup>14</sup>

En abordant, dans ses nouvelles, des sujets aussi variés, Stil a gardé quand même l'unité suprême du problème central qui assure le caractère homogène du recueil: celui de la condition des ouvriers étudiée en pleine acuité des réalités d'aujourd'hui. Le genre de nouvelle que Stil a repris après ses essais romanesques, lui sied évidemment beaucoup mieux que le roman. Il raconte les destinées individuelles de ses compatriotes, ces destins qui vont constituer une riche chronique de vie sans sacrifier leur unité d'ensemble de catégorie sociale définie.<sup>15</sup>

Les cinq années qui séparent le nouveau livre de contes *La Douleur* du volume précédent, offrent au lecteur une occasion à comparer les deux ensembles de prose et en déduire certaines conclusions sur l'évolution artistique de l'écrivain, sur son programme idéologique, sur son plan de composition. Mais avant de procéder à cette confrontation il faut tenir compte du fait qu'une partie considérable des nouvelles réunies dans ce recueil a été publiée déjà dans les revues ou des hebdomadaires, ce qui rend difficile une telle étude ou en réduit l'importance. Il vaut mieux de concentrer l'attention plutôt sur le fond des sujets traités, sur leur présentation, sur leur mission sociale. L'idée générale qui se trouve en tête de l'ensemble organisé par l'auteur pour toute *La Question du bonheur est posée* a conservé sa destination principale: présenter par une série indéterminée de nouvelles un tableau assez instructif pour connaître mieux tous les facteurs qui défendent à l'humanité, et d'abord à la classe ouvrière, dans les conditions sociales et économiques de nos jours, de toucher à la certitude du vrai bonheur dont la substance et les limites pratiques sont considérablement assez souples, sans exclure une certaine forme du bien-être qui puisse contenter la plupart de l'humanité. Les considérations de l'écrivain s'arrêtent aux situations très variées et dont la formation dépend des rapports réels qui existent dans la société d'aujourd'hui. La supériorité du procédé appliqué par l'auteur réside dans sa résolution ferme et tenue de renoncer à des descriptions simplistes où la substance même du problème disparaîtrait dissoute dans des expérimentations qui menacent leur cohérence d'ensemble. Les prises de vue singulières qui n'ont rien de commun avec les tranches de vie qui étaient en vogue à l'époque du naturalisme triomphant, sont bien coordonnées et subordonnées à l'intention du prosateur qui aspire, malgré leur diversité apparente, à construire un tableau d'ensemble à l'aide des moyens d'expression des plus simples. La lecture du récit achevée, le lecteur s'étonne en constatant que l'auteur lui a fait connaître une vérité importante qu'il avait enfermée dans une image sociale, dans une scène presque banale, sans avoir prononcé un seul mot inutile ou superflu. Cette densité particulière d'expression qui évite l'équivoque de même que l'hermétisme, sert à merveille les intentions de Stil à prouver que la cause commune de l'humanité soit identique, définie par les obligations mutuelles de solidarité, de fraternité, de justice sociale. Car l'homme sans différence de teint et de son origine naît pour le bonheur et il n'y a que la société basée sur l'injustice d'inégalité qui l'en écarte, qui le prive du plaisir de vivre

ensemble, ce qui veut dire „lutter ensemble et souffrir ensemble“ pour que la souffrance commune disparaisse aussi tôt que possible.

Le cadre d'actualité politique — et qui est une qualité permanente, on dirait obligatoire pour tous les récits stiliens — est assuré par le problème algérien, par la guerre et ses brutalités, dont souffrent des milliers de simples hommes et femmes auxquels on refuse, et depuis tant d'années, l'accès libre à un niveau social digne de l'homme de notre siècle. Quant aux faits drastiques qui sont aptes à accuser cette lie de soldatesque qui a fait la guerre en Algérie, Stil s'en est servi dans ses romans, notamment dans *Nous nous aimerons demain* et *Le Foudroyage*. Dans ses nouvelles, il les a introduit avec précaution et toujours sous une forme modérée, voire assourdie, sans avoir ébréché leur acuité, soit dans la nouvelle initiale ou dans celle qui clôt le livre. A des thèmes qui ont été traités déjà dans les volumes précédents, Stil en trouve une quantité d'autres dont la provenance est due à la réalité de nos jours: la condition des ouvriers algériens en France, la vie et le travail des travailleurs dans un chantier de navires, l'histoire des conscrits, la vie modeste ou presque banale dans les corons du Nord, les premiers tronçons, et pourtant bien périlleux, du fascisme renaissant, les menaces d'une dictature militaire à installer, bref tout ce qui forme le fond de la vie quotidienne d'aujourd'hui dans la complexité des conditions historiques qui déterminent la structure de la vie des masses ouvrières en France.

Il ne faut pas reprocher à l'auteur d'avoir localisé la plupart de ses nouvelles dans sa région natale qu'il connaît si parfaitement. Ce procédé lui a offert au moins l'avantage de pouvoir représenter toute la réalité „dans le visage et la chair des hommes, enracinés dans un terroir authentique“ (P. Gamarra, *Europe*, 39, octobre 1961, 128). Mais il y a là aussi une séduction dangereuse à intercaler dans le texte non seulement des parties dialoguées et rédigées en patois du Nord, mais des épisodes entiers dont l'auteur donne une traduction en langue française à la fin du volume. Malgré la différence d'opinion des critiques qui ont réfléchi sur cet essai linguistique d'auteur à donner au lecteur l'impression d'une région dont il entend la langue d'origine, ce problème nous paraît discutable si l'écrivain néglige certaines mesures.

La production de Stil novelliste est loin d'être achevée, mais elle se trouve dans son apogée artistique avec des promesses qui sont aussi des engagements obligatoires pour un militant écrivain progressiste.

#### REMARQUES

<sup>1</sup> Slovo horník, soudruzi (1950) — Seina vyplula na moře a šest dalších povídek bojujících za mír (1951) — První úder. U vodárny (1952) — Příběh s dělem (1953) — Paříž s námi (1957) — Až zítra (1958) — Plenění (1961).

<sup>2</sup> M. Aymonin, *André Stil, lauréat Stalínovy ceny a jeho „První úder“* (Orbis, Praha 1954).

<sup>3</sup> „...„Pour visiter une usine on se heurte à mille obstacles. Ce sont des lieux interdits. Pour briser cette interdiction, je me suis mis en bleu avec les ouvriers. J'ai ainsi circulé dans sept ou huit usines. Il y en a où j'ai passé des journées entières. Je suis monté dans les ponts-roulants... Il s'agissait de tout voir de l'intérieur, dans des entreprises qui sont extrêmement différentes...“ (Lettres Françaises, 641, 18—10—1956).

<sup>4</sup> Cf. Waziers, *Vers le réalisme socialiste*, NRC, 1952.

<sup>5</sup> „Cette oeuvre est vraie, d'une vérité flagrante et authentique: les travailleurs s'y reconnaissent... Cette oeuvre agit, elle entraîne ses lecteurs à agir, à combattre dans le sens où

elle les entraîne. Je crois que nous assistons là à une démonstration expérimentale, scientifique et d'une importance historique. Voilà ce qu'est exactement le réalisme nouveau, le réalisme socialiste. Voilà la preuve que ce réalisme est possible dans un pays comme le nôtre, en pays capitaliste...“ (J. Varloot: *A. Stil; La Pensée* 1952, 42—43, 1951).

<sup>6</sup> ...„Hier, j'aurais caractérisé la mine par un terril, comme tout le monde. Aujourd'hui encore, la caméra d'actualité ne se fatigue pas, vise un terril, l'effet est sûr... Mais aujourd'hui, pour des masses de plus en plus grandes des Français, la mine est devenue plus qu'un paysage. C'est mieux qu'une image, elle s'anime, elle vit. Proche ou lointaine, elle impose sa présence, ses conditions, sa nécessité, sa richesse. C'est tout au fond de nous que nous faisons connaissance avec elle. A notre insu d'abord, le nouveau temps, nos nouveaux besoins, modifient notre regard. Et ce n'est plus au terril de pierres et de déchets de charbon qu'il s'accroche d'abord. Les terrils ne sont que les alluvions mortes, abandonnées par la mine au long de son histoire. C'est le courant, aujourd'hui, qui nous attire...“ (Le mot mineur, camarades. 27—28).

<sup>7</sup> ...„Donc, je ne répondais rien, mais je m'avançais vers Edmond. J'étais tout timide; ses pieds nus étaient tout noirs dans ses sabots noirs et je pensais qu'il devait avoir la peau dure pour savoir marcher ainsi pendant deux kilomètres depuis l'Avallèrèse. Il avait encore ses loques de fosse. C'était au temps où on ne se relavait pas avant de revenir. Il sentait bon la poussière âcre du carreau des mines, surtout quand il secouait sa musette pour en sortir le fameux bout de pain. Enfin, je l'avais...“ (Le mot mineur, camarades, 52—53).

<sup>8</sup> ...„Les hommes d'affaire, ils ont signé un traité de commerce avec la mort. Ils ont triché sur les boisages. Ils ont économisé sur les remblais. Ils ont rogné sur le budget de la guerre au grisou. Ils ont gagné des sous en faisant confiance aux poussières...“ (Le mot mineur, camarades, 173).

<sup>9</sup> ...„L'ennemi ce n'est pas la mine. Elle, on la connaît. On sait comment il faut la prendre. On ne sait pas très bien tout ce qui se passe exactement dans ces blocs énormes toujours prêts à glisser, mais le mineur sent cela comme marin sent la tempête...“ (Ibid., 174).

<sup>10</sup> ...„Il les voit, petits et flous, et dansant comme des marionnettes noires, sans couleurs et sans visage, mais comme s'ils étaient dix, comme s'ils étaient cent, reflétés par tout un tas de facettes brillantes, comme s'ils étaient des millions qui crient: Non! Non! Non!“ (La Seine a pris la mer, 79).

<sup>11</sup> „Je ne sais s'il faut souhaiter que Stil s'attaque à un grand roman, bien que ses personnages, dans ces nouvelles si variées de forme, fassent souvent songer à des héros de roman. Mais la réalité française actuelle demande aussi, et davantage peut-être, l'art du nouvelliste: il permet de la suivre directement, presque au jour le jour, comme tendait à le faire le grand Maupassant. Chez A. Stil, la nouvelle est assez souple pour atteindre à ce but, en gardant son unité, et sans concession à des procédés tentants comme celui du mystère policier. C'est pourquoi nous attendons de lui un chef-d'oeuvre, qui fera de lui un autre Maupassant, mais un Maupassant éclairé parfaitement sur les perspectives de la société en marche qu'il dépeint...“ (La Pensée, 31, juillet—août 1950, 110).

<sup>12</sup> ...„On trouvera, dans l'oeuvre de Stil, les traits spécifiques du réalisme socialiste. Le roman de Stil est imprégné d'une profonde compréhension des transformations qui sont en train de s'accomplir dans le réel... Mais, en même temps, il voit les forces puissantes qui s'accumulent dans le peuple, forces invincibles contre lesquelles toutes les menées de l'ennemi viendront se briser. Il concrétise ses observations dans des personnages bien vivants. C'est la France indomptée qu'il présente au lecteur“ (Fraternité des littératures — Littérature soviétique 1952, 7, 147).

...„Une des originalités de l'oeuvre de Stil consiste en ce qu'elle nous présente non pas un ou deux héros, mais un très grand nombre; or l'impression produite n'en est pas moins celle d'une oeuvre une et entière, l'auteur ayant réussi, non seulement à individualiser ses personnages de façon très nette, mais encore à rendre sensible la façon dont la lutte pour une grande cause unit les hommes du peuple“ (Le réalisme socialiste dans la littérature mondiale — La Nouvelle Critique, 7, 1955, 61, 82).

<sup>13</sup> Les deux nouvelles ont été reprises d'ailleurs dans le recueil *La Douleur* (1961).

<sup>14</sup> ...„Ce n'est pas l'odeur du terroir qu'on respire ici, c'est celle du feu, des fonderies, des laminoirs, de cette usine qui happe les adolescents et réussirait à les broyer, sans le combat quotidien qu'ils mènent pour leur dignité et leur pain“ (G. Ziegler, *Europe*, 35, 137, mai 1957, 138).

<sup>15</sup> ...„On referme ce livre avec l'impression d'avoir lu un roman, une seule histoire développant un thème unique, et non une suite de notations heurtées et déconcertantes“ (P. Saux, *Chronique du bonheur à venir* — La Nouvelle Critique, 9, 83, mars 1957, 139).

## PŘÍSPĚVEK KE STUDIU NOVEL ANDRÉ STILA

Francouzský spisovatel André Stil volí za hrdiny své novelistické tvorby převážně příslušníky dělnické třídy. Přípravou k této tvorbě bylo autorovi zevrubné studium třídní problematiky v širším měřítku celosvětovém i v historické spojitosti a podmíněnosti, ale také jeho bohaté životní zkušenosti a vzpomínky. Boj proti reakčním silám ve Francii, jejich odhalování a odsouzení je jádrem sociálně politické angažovanosti Stilova literárního díla, z něhož tento studijní příspěvek analyzuje a hodnotí jen práce novelistické.

Další část studie je věnována Stilovým románům a skladebným problémům s nimi spojeným. Rozvitá stranická a novinářská praxe poskytla Stilovi vítanou příležitost prošetřit utajené popudy různých soudobých skutečností, ať v ekonomické oblasti, či v neokolonialistické politice. Již Stilova prvotina *Slovo horník, soudruzi* (1949) prokázala plynulost autorova přechodu od reportážního sdělování dojmů a zkušeností k tvaru epických informací a příběhů lokalizovaných převážně do jeho rodného kraje, od začátku politicky angažovaných a stranických svým posláním. To vedlo sovětského badatele I. Anissimova k soudu, že v Stilově díle jsou už plně rozvíjeny specifické rysy socialistického realismu. Podstatnou součástí této Stilovy ideologické orientace je jeho snaha udržovat důvěrnou blízkost k aktuálním námětům bojů dělnické třídy nejen ve Francii, nýbrž i v celém světě. Odtud pramení Stilova vydatná účast na světovém hnutí obránců míru, dokumentovaná jednak povídkovým souborem *Seina vyplula na moře* (1950), jednak trilogií *Prvý úder* (1950–1953) i ostatkem Stilova slovesného díla. Jako již v prvních knihách opírá se tu Stil o pozoruhodnou znalost života, mravů, názorů a tužeb francouzských pracujících, které kreslí v plastické pravdivosti a typických situacích životních. Od prvních článků skladebně volného cyklu *Klade se otázka štěstí*, který tvoří jednak novelové soubory *Egyptské obilí* (1956) a *Bolest* (1961), jednak románové knihy [*Až zítra* (1957), *Plnění* (1960), *Poslední čtvrt hodina* (1962)] zabral se Stil do aktuální problematiky třídního zápasu a neokolonialistických dobrodružství. Ohrožení mravní a životní jímí podněcené jeví se Stilovi jako soustavný útok dožívajícího světa imperialistických kořistníků proti dělnické třídě, která mu stačí vítězně čelit jen uvědomělou a činorodou jednotou všech pokrokových sil světa v duchu proletářského internacionalismu.